

Nous ne pouvons qu'espérer qu'elle ne sera pas vite refermée.

Note

1. Goffman Erving (1963), *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Paris, Minit, p. 15.

Célia Gissing

*Doctorante en sciences de l'information
et de la communication
Université de Strasbourg
Laboratoire Cultures et sociétés en Europe
(UMR 7236 Uds/CNRS)*

DAVID LE BRETON
Expériences de la douleur.
Entre destruction et
renaissance

Paris, Métailié, 2010, 263 pages.

Expériences de la douleur de David Le Breton propose un regard anthropologique sur la douleur, envisagée non pas comme une sensation objective, simple fruit d'un mécanisme organique, mais comme une perception qui revêt des sens multiples en fonction du contexte, des cultures et des trajectoires personnelles. Cette idée, préalable à cette étude, rompt avec une « tradition cartésienne » encore très présente dans la médecine actuelle, pensant l'Homme par dichotomie, séparant nettement le corps et l'esprit. « Le mal de dent n'est pas dans la dent, écrit l'auteur, il est dans la vie. » (p. 21). En d'autres termes, la douleur n'est pas enfermée dans un organe, ce n'est pas qu'un stimulus nociceptif cheminant le long d'un canal nerveux. Entre la sensation et l'émotion, il y a un filtre de sens : la perception. Cette pensée, qui s'inscrit dans le sillage d'études antérieures¹ notamment celles de Melzack et Wall (1965), met en garde face aux dérives de certaines observations cliniques, faites d'emprunts à une idéologie rationaliste, qui attestent le ressenti ou non de la douleur par le biais de diagnostics et d'exams. La compréhension de la douleur chez le sujet ne passe pas dans la recherche de preuves, rappelle D. Le Breton, elle s'élabore en fonction de ce que qu'il éprouve, de la manière dont il la perçoit. Ainsi, dans le cadre de la maladie ou de l'accident, envisager la douleur à partir de sa perception peut nourrir certaines pratiques professionnelles, principalement la médecine, où se pose un problème majeur : celui de sa communication. Donnée invisible pour le praticien, indicible pour certains patients, son ressenti intime est bien souvent difficile à rendre public. Pour mettre des mots sur ses maux, il convient de donner au patient un sens à la douleur ressentie afin d'éviter qu'il en souffre. Le travail d'une équipe soignante ne doit donc pas se contenter de soulager cette sensation par une solution technique, mais d'apporter d'autres réponses appropriées au sujet concerné, qui la perçoit avant tout

comme un « événement privé », difficilement communicable.

À travers les divers exemples mobilisés dans le livre, on remarque bien comment la variation du contexte modifie l'expérience de la douleur. Dans nombre de cas, ces effets de modulation permettent au sujet d'éviter de basculer dans la souffrance. Ainsi, la souffrance ne dépend donc pas directement de la douleur, mais du sens de celle-ci, de l'ensemble de significations que le sujet lui accorde. En dégageant de la sorte les liens entre douleur et souffrance, il devient possible de comprendre des perceptions qui semblent, à première vue, nous échapper : pourquoi des soldats Italiens blessés en temps de guerre souffrent moins de leurs douleurs que des civils de même nationalité ayant subi des traitements chirurgicaux entraînant des lésions aux proportions équivalentes ? Comment est-ce possible qu'un prisonnier qui se scarifie devienne douillet lorsque le médecin cherche à lui faire une piqûre ? Afin d'envisager ces étonnantes variations d'expériences de la douleur à une échelle individuelle ou à une échelle plus large, l'auteur invite le lecteur à repenser la relation entre le « physiologique » et le « sémantique ». S'ils marchent ensemble, « agir sur l'un revient à agir sur l'autre, et selon les circonstances l'un se subordonne à l'autre » (p. 107). Pour certains malades, les « tentatives de sens » peuvent buter sur le « physiologique ». À l'inverse, certains militaires sont pris dans un tel univers symbolique qu'ils arrivent à contrôler des excès de douleur. Le détenu, quant à lui, peut utiliser la douleur qu'il s'inflige comme « cran d'arrêt à la souffrance » liée à l'enfermement et à l'isolement ; mais sa perception sera tout autre s'il s'agit d'une douleur non contrôlée qui survient lors d'un examen médical.

En offrant des exemples concrets, touchants parfois, pouvant faire écho à diverses expériences douloureuses que l'on a tous connus, l'analyse proposée par D. Le Breton montre bien les infinies possibilités de sens qu'on leur attribue. Si les effets de contexte, la dimension culturelle et sociale modifient le rapport entretenu avec ces expériences, l'auteur ne manque pas d'aborder les trajectoires personnelles qui participent aussi à construire la « dimension symbolique du corps » de l'individu. Dès l'enfance, des interactions

familiales, des tensions relationnelles, des traumatismes, façonnent des parcours individuels singuliers. Dans certains cas, la douleur devient le lien symbolique avec ces événements vécus, elle « ricoche dans les méandres de l'histoire de vie, elle fait écho à des blessures d'enfance ou d'adolescence » (p. 118). Traduisant une souffrance incommunicable, elle devient la mémoire de ces blessures et en contient leurs angoisses, leurs frustrations et transforme en un moyen d'exprimer par le corps une plainte, à l'insu de l'acteur. Mais le propos de l'ouvrage ne s'arrête pas à comprendre l'enracinement de ce type de douleur ; contre l'idée répandue qu'elle est synonyme de destruction, elle est ici pensée comme une ressource mobilisée par l'individu en souffrance, une « butée symbolique » permettant d'arrimer son existence, d'assurer le maintien d'une identité en péril.

Sous un autre aspect, les ressources mobilisées cette fois contre la douleur sont aussi étudiées de manière très précise. Dans le cadre de maladies telles que le cancer ou encore la « maladie de la pierre » (qui engendre des coliques néphrétiques), de nombreuses « techniques de diversion » sont en effet utilisées par les personnes concernées. Le chapitre sur « Douleur et torture : la fracturation de soi » est à ce titre saisissant. Il traite de la façon dont certaines personnes plongées dans un halo de douleurs infligées méthodiquement par un bourreau trouvent des moyens de résister à la souffrance et d'éviter la fragmentation de leurs identités. Sans négliger les effets traumatiques liés à la torture, les séquelles que gardent les torturés et la difficile prise en charge des survivants, l'auteur examine comment la victime d'un bourreau peut arriver à se bâtir une ligne de défense symbolique à partir du « le bouclier de sens ». Il permet de repousser les limites de l'impensable par l'opposition du sens à la souffrance en vue de la contenir.

Le propos de l'ouvrage ne se limite pas aux expériences de la douleur subie. Les douleurs provoquées et désirées sont aussi abordées dans la même ligne d'analyse anthropologique. Le *body art*, les marquages corporels, les pratiques sportives sont nombre de manières d'étudier le *travail* de la douleur, son « œuvre ». On découvre ainsi, de manière étonnante, comment des expériences de la dou-

leur, éloignées en apparence, trouvent un dénominateur commun : le sens que leur accorde les individus. Les douleurs liées à l'accouchement, aux scarifications ou encore celles induites par des pratiques BDSM sont autant d'expériences qui permettent au lecteur de comprendre comment ces dernières se situent entre « destruction » et « renaissance ». Pour certains, l'équilibre peut être fragile au point de basculer tantôt dans la souffrance, tantôt dans la jouissance. Mais, on retient que la douleur en soi n'est pas un agent de destruction ou de construction ; elle peut prévenir d'une souffrance écrasante ou se changer en un « agent homéopathe » et, dans ses expériences les plus radicales, « dépersonnaliser pour le pire » ou à l'inverse « transformer pour le meilleur ».

Note

1. Cité par l'auteur : Melzack R. et Wall P., *Le défi de la douleur*, Paris, Vigot, 1989.

Louis Mathiot

Doctorant en sociologie
Université de Strasbourg

Laboratoire Cultures et sociétés en Europe
(UMR 7236 Uds/CNRS)

ÉLISABETH PÉLEGRIN-GENEL
Des souris dans un labyrinthe. Décrypter les ruses et manipulations de nos espaces quotidiens
Paris, La Découverte, 2010, 245 pages.

Architecte, urbaniste et psychologue du travail, Élisabeth Pélegrin-Genel part à la conquête de l'espace. Ou plutôt des espaces tant elle s'efforce d'appréhender différents *lieux communs* que nous traversons – et qui nous traversent – au quotidien. Espaces et lieux qui, parfois, nous manipulent à notre insu. Il faut dire que l'étude de l'aménagement des espaces a retenu l'attention des chercheurs les plus nobles. Comme Michel Foucault qui montrait, dans *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975), à quel point la disciplinarisation des corps était adossée à différentes répartitions spatiales des individus, montrant en cela l'étroitesse du lien entre l'histoire des espaces et celui des pouvoirs. Il est donc question d'architecture, d'urbanisme, d'histoire, de géographie, de sociologie et de psychologie. Malgré cet éclectisme, l'ouvrage se présente plutôt comme un « essai » que comme le fruit d'un travail scientifique approfondi (recherche doctorale par exemple), comme le confesse son auteur. La précision semble avoir son importance afin de limiter d'éventuelles déceptions inhérentes à la lecture de « *Et c'est dommage!* », « *carrément cynique* », « *malheureusement* » et autres jugements du même acabit. Cependant, bien que saupoudré d'un brin de militantisme, l'ouvrage reste bien référencé et non dénué d'argumentations solides.

L'enjeu de cet ouvrage est bien d'appréhender à « lire » l'espace en analysant ses agencements, ses fonctionnements. En mettant au jour ses significations. Car, explique d'emblée Élisabeth Pélegrin-Genel, « *quand on le regarde attentivement, l'espace dit toujours quelque chose* ». Il s'agit ici de décoder les espaces (même s'ils sont déjà codés comme le « code » de la route), d'analyser leurs mécanismes et les usages dont ils font l'objet. Cela exige une mise à distance des critères esthétiques ou fonctionnels qui se présentent spontanément à l'observateur pour se centrer sur la signification singulière des environnements artificiel-